Les Heurts propices

Ouvrage collectif

en prose, en vers, et contre tous

Roman Collet-Bourrel, Chaima Elkassed, Gallouch Salma, Giacobetti Marie, Inès Gondouin, Lepreux Lola, Léonine Mansot,Maybaum Emma, Emma Ortiz, Cannata Baptiste, Simonet Pauline, Laëtitia Abrino, Caria Leandro, Dumont Ludivine, Flora Esperandieu, Eymard Camille, Romain Gazzo, André Gonçalves Lopes, Ghoulam Mehdi, Romain Serrette, Amale Lamchachti, Emma Gerardeschi, Claire Therez, Chahlal Issam, Chjara Martinez, Inas Chadili

Direction et Préface Mitch

Méditeur

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur. Toute reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par le code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

(Mention obligatoire)
Copyright © Méditeur - Mai 2018

ISBN : 978-2-9564937-0-9

Les Heurts propices

Ouvrage collectif

en prose, en vers, et contre tous

Roman Collet-Bourrel, Chaima Elkassed, Gallouch Salma, Giacobetti Marie, Inès Gondouin, Lepreux Lola, Léonine Mansot,Maybaum Emma, Emma Ortiz, Cannata Baptiste, Simonet Pauline, Laëtitia Abrino, Caria Leandro, Dumont Ludivine, Flora Esperandieu, Eymard Camille, Romain Gazzo, André Gonçalves Lopes, Ghoulam Mehdi, Romain Serrette, Amale Lamchachti, Emma Gerardeschi, Claire Therez, Chahlal Issam, Chjara Martinez, Inas Chadili

Direction et Préface Mitch

Méditeur

Préface

Lorsque ce projet est né, je n'avais pas dans l'idée que celui-ci finisse dans un livre.
C'était un jeu, un simple jeu d'écriture comme les écrivains savent lancer pour se divertir.
Une liste de mots, de bouts de phrases sans sens ni directions, et la seule consigne de les placer dans un texte. Pas d'autre interdit.

Voici cette liste :

Rue
Ciel de feu
Artères
Froid
Soleil invincible
Peau (x) brulante(s)
Regard
Usines mortes
Arbres en sommeil
Béton désarmé
Lampadaires échasses
Lumière dans une bille
Trottoirs divagants
Hommes titubants
Grand écran étoilé
Cinéma borgne
Voiture de police à la jambe de bois
Cirque idiot
Dormir dans un rêve
Les monstres sous mon lit
Une trois quarts blonde
Porte qui ne me sourit plus
Pénitence sciée
Cathédrale industrielle
Immeubles avachis

L'éruption des maisons
Réveil illusoire
Taxis à contretemps
Vélos en arrêt sur image
Terrasses de café en rafale
Vendredi incertain

Une bête liste sans queue ni tête. La seule volonté derrière tout cela était de faire bucher des élèves durant le printemps des poètes.

Ben tiens pardi, c'est toujours les poètes qui doivent faire des textes et des proses. Et pourquoi pas bouger un peu les autres ? Pousser les gens lambda à s'approprier la culture. À la créer par eux même.

Par envie soudaine de fainéantise, et animé par mon mauvais fond légendaire, j'ai donc transmis cette liste à Mme Sanian, Professeure de français dans un lycée. C'était désormais à ses élèves de mettre les mains dans le moteur. Finis les taches de cambouis cette année, je pourrais me reposer tranquillement en sirotant un cocktail au bar de l'hôtel, tout en regardant les petits jeunes se faire des cheveux sur ma liste. Un bien beau printemps des poètes en somme.

C'était sans compter sur leurs capacités à m'étonner. À ma grande surprise, et malgré les nombreux articles sérieux, dans des journaux tout aussi sérieux, traitant du niveau national de l'éducation qui part on ne sait où ? (j'ai bien une réponse, mais je la garderai pour moi). He bien je fus surpris de constater que l'écriture ne vit pas ses derniers instants chez les plus jeunes.

Effectivement au retour de ma séance de squash piscine (un jeu très en vogue chez les gens de la haute, on joue au squash, mais dans une piscine. c'est inutile, mais c'est affreusement à la mode, donc je m'y mets histoire de ne pas être à la traine). Donc à mon retour de ma séance, dans ma chambre d'hôtel, j'ai constaté que Mme Sanian m'avait envoyé les textes

de chacun de ses élèves. Ni une ni deux, je me jette sur les copies histoire de me rappeler le petit air sadique que devaient prendre certains de mes profs lors des corrections. Vous savez cet air qui nous fait dire des choses ignobles et pourtant très drôles. « Tiens celle-là elle touche le fond et pourtant elle creuse encore » ou bien « Houla, toi tu as oublié d'enlever tes moufles pour répondre. » Bref des phrases de profs (j'ai toujours imaginé mes profs comme cela va savoir pourquoi.)
Dans mon élan (non non pas l'animal, le juge me l'a interdit), je commande un drink au room service, histoire de faire mon brin de lecture avec un 25 ans d'âge (oui c'est snob, mais c'est moi qui raconte donc je fais comme je veux na). Mon verre, un peignoir en coton d'Égypte, et la douceur d'un requiem de Mozart. Tout était réuni pour que je passe un bon moment à rire sur les imbécillités des jeunes, puisque les journaux le disent, les jeunes sont de plus en plus limités question littérature.

Ben, croyez-moi, croyez-moi pas, je n'ai pas ri. Pas une once de rire sur mon visage. En lieu et place du rire malsain que j'attendais, j'y ai trouvé des émotions fortes, des envies de transmettre des histoires, de faire opérer la magie des mots.

Au lieu de les prendres de hauts, c'est eux qui m'ont fait sentir tout petit. Ils ont placé la barre bien plus haute que je ne l'aurais placé moi-même. Ils ont réussi à me rendre humble devant eux.

Alors, lorsque désormais je lirai un article disant que la jeunesse n'est plus ce qu'elle était et que le niveau des élèves n'est plus aussi bon qu'avant, j'ouvrirai ce livre et je me dirai que leur niveau n'est égal qu'à notre capacité de les pousser à faire des choses intéressantes.

Toi qui ouvres cet ouvrage, prends cette liste, tente ta chance et mesure-toi à eux. Tu verras que l'âge n'est qu'un chiffre et qu'aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.

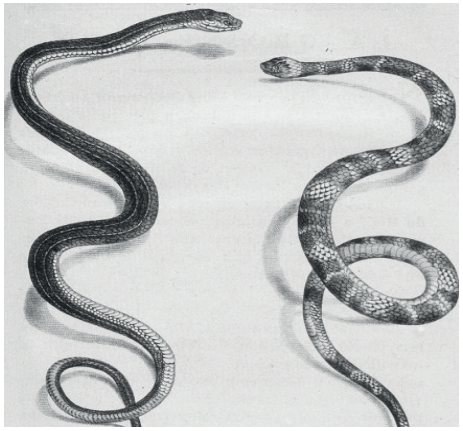
Mitch

Quand les monstres sous mon lit s’éveillent…

Peau brûlante irritée par un soleil invincible, le
Regard froid malgré un ciel de feu, ses pensées, tels des
Immeubles avachis, se confondent à l’esprit de cette trois
quarts blonde.

Nul ne connait sa provenance : un cinéma borgne orné de
Trottoirs divagants, seuls soutiens pour hommes titubants ?
Elle laisse. À chaque coucher de soleil,
Même lors de vendredis incertains, dans les rues des
Pénitences sciées. Elle s’échappe… s’efface comme une porte
qui ne me
Souris plus. Les terrasses de café en rafale s’opposent à
Des usines mortes faites de béton désarmé où plus aucune
artères
Envient ce lieu. Le réveil illusoire des arbres en
Sommeil l’autorise à dormir dans un rêve. Les voitures de
Police à la jambe de bois restent fascinées comme à la vue
Oppressante de lampadaires échasses. Les vélos
En arrêt sur image, des clowns sortis de cirques idiots et les
Taxis à contretemps se bousculent.
Elle est la lumière dans une bille au centre d’un grand écran
étoilé,
Scintillante comme le chœur d’une cathédrale industrielle.

Roman Collet-Bourrel

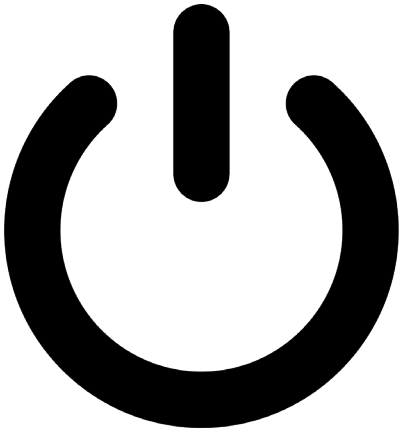


Un vendredi incertain

Il se réveilla, ouvrit ses volets et entendit ce bruit infernal de gyrophares qui résonnait dans la rue. Et de une et de deux et de trois voitures de police qui passaient à toute allure sous un ciel de feu accompagné d'un soleil invincible. Il sortit et commença à marcher dans la ville la tête baissée. Quand il leva la tête, il ne remarqua que les terrasses de café en rafale. Au loin, il voit plusieurs vélos en arrêt sur l'image en face d'une cathédrale industrielle. Il ne comprenait pas trop ce qui se passait et décida de continuer son chemin en direction du cinéma borgne. En se dirigeant vers le cinéma, il croisa plusieurs âmes sœurs, marchant main dans la main le sourire aux lèvres, cela lui rappela sa solitude. Il trouva une petite chaise posée au bord du trottoir, il s'y assit et se mit à rêver. Son rêve idéal où il se voyait avec cette femme parfaite : une trois quarts blonde. Quelques minutes plus tard, la réalité le rattrapa, il réalisa qu'il dormait dans son rêve. Un rêve illusoire qu'il voulait réaliser à tout prix. Cela lui avait fait un l'effet d'une éruption de maison. Tous les immeubles avachis l'entouraient, et il se mit à voir des taxis à contretemps. Les portes ne lui souriaient plus. Son cœur était devenu une usine morte. Ses artères ne fonctionnaient plus comme il fallait. Il avait le regard froid le cœur vide et la peau brûlante. La pénitence sciée lui montait à la gorge. Il se mit à tituber dans la rue. Les gens le voyez comme un homme chancelant devant une voiture de police à la jambe de bois. Il ne voyait même plus le trottoir divaguant. Il était devenu du béton désarmé. Il n'avait plus aucun pouvoir sur lui même.

Les gens le voyaient comme un arbre en sommeil. Plus plus aucune expression sur son visage. Il voyait le lampadaire échasse qui lui montrait la direction d'un cirque idiot. Il hésita pendant quelques minutes jusqu'à qu'ils voient le grand écran étoilé. Il se dirigea vers cet écran. Là, une jeune femme assise sur une chaise, au bord d'un trottoir. Il se rapprocha de la magnifique femme à la chevelure dorée. Elle tourna la tête dans sa direction tout en lui faisant un sourire. Une lumière dans une bille qui réchauffa son cœur en lui faisant oublier tout type de monstres sous son lit.

Chaima Elkassed



Untitled 1

Assise sous un arbre en sommeil, dans ma rue sombre et ravagée, je me rends compte à quel point celle-ci me manque,
J'observe les hommes titubants le long des trottoirs divagants et étroits
Le soleil invincible brille au milieu d'un ciel de feu, et tape contre ma peau déjà brûlante
Le paysage se résume seulement à des immeubles tristement avachis, des lampadaires échasse n'éclairant plus rien, des cathédrales industrielles en béton désarmé, des usines mortes et des terrasses de café en rafale abandonnées et les portes qui ne me sourit plus
L'éruption des maisons a causé le séjour de toute ma famille dans la rue, seuls les grands écrans étoilés la nuit nous font oublier la situation du pays
Mais le froid glacial nous réveille rapidement
Les voitures de police à la jambe de bois ne s'arrêtent plus et klaxonnent tels des taxis à contre temps
Une trois quart blonde se fait filmer, passant à la télé, nous avons l'air d'un cirque idiot
Ce cinéma borgne finira par s'aveugler
La vie du pays ne roule plus tel un vélo en arrêt sur image.
Cette situation m'effraie tellement qu'elle m'en bouche les artères.
Je préférai dormir dans un rêve plutôt que de vivre ce cauchemar éveillé. L'armée me fait autant peur que les monstres sous mon lit.
Mais je garde espoir, comme une lumière dans une bille. De voir cette pénitence sciée prendre fin et laisser place à un réveil illusoire.
En ce vendredi incertain...

Gallouch Salma

Pandémonium*

Mes yeux s'entrouvrent, mes sens s'éveillent, je sens une peau brûlante effleurer mon visage. Je me lève, je marche, le monde semble comme endormi. Je suis prise d'une psychose enfantine, je vois des monstres sous mon lit. Est-ce un réveil illusoire ? Ai-je sombré dans la folie ? Est-ce une pénitence sciée pour me délivrer du péché qui me ronge ? J'ouvre la porte de ma chambre qui ne me sourit plus, je suis bloquée.

N'ayant plus d'autres échappatoires, je brise l'une des vitres de la fenêtre et m'évade de cet asile. Dehors tout semble mort, les artères de la ville laissent échapper un souffle froid, qui contraste avec l'ardeur d'un ciel enflammé, rendant le soleil invincible. Au loin, mon regard s'arrête sur les arbres en sommeil du parc, puis je continue mon périple vers la rue voisine.

Ici, les lampadaires sont en échasses sur les trottoirs divagants, les maisons sont en éruption, j'ai peur, mon souffle se coupe, suis-je en train de dormir dans un rêve ? Je souhaitais à tout prix m'échapper de cet enfer et de ce vendredi incertain. En passant par une ruelle sombre, je rencontre un homme titubant, appuyé contre un mur en béton désarmé, il semble parler seul.

Inquiétée, je m'adresse à ce malheureux, celui-ci se fige alors, son visage devient pierre. Effrayée, je pars en courant vers les berges de la ville. Le long des quais les immeubles sont avachis, les usines sont comme mortes. Désemparée par la situation, je crie, je hurle, à la recherche de signes de vie, mais mes appels semblent s'effacer dans cette atmosphère fade qui m'entoure. Le temps semble s'être arrêté, les taxis sont à contretemps, les vélos en arrêt sur image et une lueur comme une lumière dans une bille vient éteindre les quelques pensées qui éclairent mon esprit.

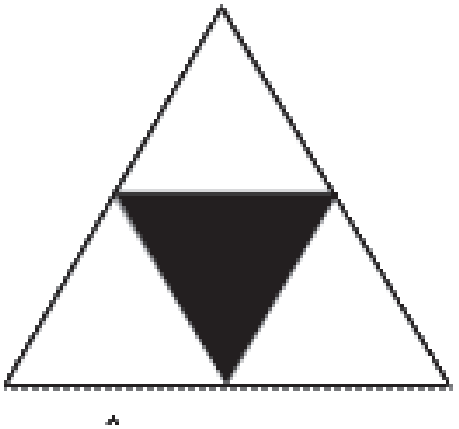
Apparait alors, au loin, une terrasse de café en rafale, à laquelle est assis un être étrange buvant une trois quart blonde.

Ce n'est pas un humain, pas un animal, il me fait peur, mais je me sens attirée vers lui comme un aimant. Au plus je m'approche, au plus il s'efface, dans les dernières lueurs du jour jusqu'à disparaitre.

N'ayant pas vu le temps passer, par toutes ces étrangetés, un grand écran étoilé s'empara du ciel de braise. Je continue alors à chercher une échappatoire à ce cauchemar, mais rien sur mon chemin ne me rassure, une cathédrale à l'allure industrielle, un cinéma borgne qui brillait autrefois grâce à ses représentations, un cirque idiot qui n'attire plus d'enfants…
J'ai été prise au piège, je ne trouve plus d'issue, il n'y plus d'autres solutions que de m'éloigner au plus de cet endroit. Je trouve alors après quelques minutes de marche une voiture de police à la jambe de bois, je n'avais plus d'autres choix que de m'en emparer. Je monte alors à l'intérieur de l'engin et malgré le pneu crevé, je roule, roule pendant quelques minutes, pendant quelques heures, pendant trop longtemps. J'étais réellement coincée dans ce monde où la vie ne figurait plus et je compris alors que ce monde était réellement le mien, un monde égoïste, un monde décadent, le monde d'aujourd'hui…

Giacobetti Marie

**Capitale imaginaire des Enfers, où Satan invoque le conseil des démons.*



Réveil illusoire

Quand le soleil invincible montait et que nos regards se croisaient, nos peaux frémissaient. Alors, que le froid là-bas n'était qu'un souvenir !
Aussi lointain que ce cirque idiot, dans cette ville au béton désarmé qui paraissait délabrée.

Je me souviens que le ciel, ce grand écran étoilé, nous servait de télé, car nous avions tout quitté. La ville nous avait livré ses rues, ses usines mortes jusqu'à ses artères et t'ayant laissé effondrer dans ta pénitence sciée.

Désemparés, nous avions fui, dépassant les hommes titubants se logeant devant les immeubles avachis. Les terrasses de café en rafale ; les trois quarts blonde ; quitter tout ça pour toi.

Sous ce ciel de feu loin de toute cathédrale industrielle tu revivais. Et, à l'heure où les arbres en sommeil se réveillent, je me prenais à rêver à mon enfance où les monstres sous mon lit hantaient mes nuits,
Jusqu'à ce jour, celui de notre rencontre, sur ce trottoir divaguant près de ce cinéma borgne, où, la lumière dans les billes qui te servaient d'yeux avait ouvert cette porte qui ne me souriait plus ; tu m'avais redonné goût à la vie.

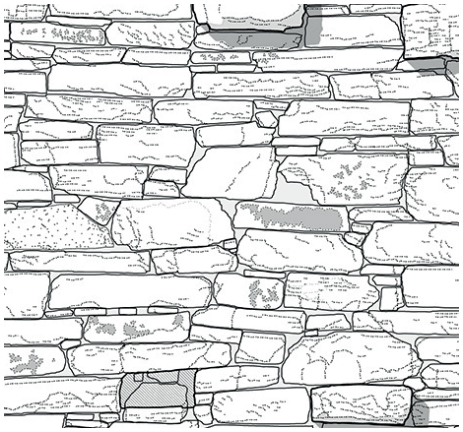
L'éruption des maisons nous avait rattrapé à vitesse grand V nous prenant notre vie pareille au paradis.
Ayant précipité les choses tu m'avais souri et dit : « ça y est, c'est fini ».

Dans le taxi à contretemps voyant défiler les lampadaires échasses, je sentais ma vue se brouiller. Les larmes coulaient déjà à flots lorsque tu rendis ton dernier souffle.

Aujourd'hui en ce vendredi incertain, ton souvenir me rend pareil à une voiture de police à la jambe de bois, ton départ m'ayant ôté une partie de moi. Les vélos en arrêt sur image hantent mes nuits où dans ce taxi j'avais compris que c'était fini.

Je t'avais promis de vivre même si l'impression de dormir dans un rêve me réconforte ; je me réveille pour toi chaque matin et repense au soleil qui me porte.

Inès GONDOUIN



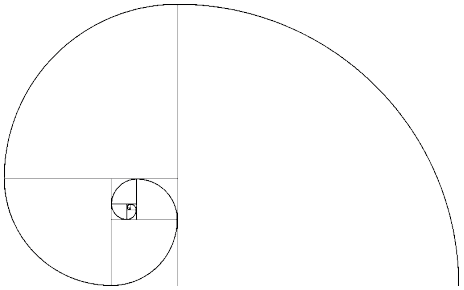
La face cachée de mon sourire

*Encore un soir, où je vais noircir les pages d'une vie comme chaque soir, je prends cette lame pour écrire le regard vide, j'admire les alentours, il n'y a plus rien de concret juste mes fantômes qui sont devenus des hommes titubant, au fil du temps ce soir, les tubes de médicaments, les objets coupants, les trois quarts blondes et les mouchoirs en sang se promène,
parmi les monstres sous mon lit ma peau brûlante reçoit chaque coup de lame comme une douceur agréable hypnotisée, je contemple mon sang se dilué dans l'eau, et dessiné de nombreuses arabesques les milliers de veines et artères qui me composent se croissent e finissent par ce mélangé mon corps fini par sombrer petit à petit au fond de cette eau devenue froide je sens la douceur, la légèreté, la liberté suis-je arrivée ? Je suis devant ce grand écran étoilé qui fait défiler les souvenirs un par un de mes premiers pas, sur les trottoirs divagants, à ma chute face à cette porte qui ne sourit plus je ne peux retenir ce flot de larmes, qui me dépassent face à cette abondance de souvenirs pourquoi moi ? Pourquoi nous ? Pourquoi eux ? Je ne cesse de me remettre en question, ai-je commis des fautes ? Suis-je une erreur ? Je me vois traverser cette rue, tout en évitant les voitures de police à la jambe de bois qui me pourchassent je cours à en perdre mon souffle, sous une chaleur de soleil
invincible je sens un liquide chaud effleuré, ma joue, rougie de cicatrices. Petite, sourire était tout à fait normale, mais maintenant c'est comme si, j'étais sortie de mon réveil illusoire comme si, j'avais hiberner pour oubliée à quel point le monde fait mal, tout peu commencé d'un simple mot, une phrase, un geste ce soir là, après une horrible journée, je suis sortie de chez moi, je suis montée dans un taxi à contretemps. Il a roulé sans vraiment avoir de destination. Il s'est arrêté, je suis descendue. J'ai marché, pensé, regardé, imaginé, puis je me suis allongée au milieu de la route. Mes yeux ne cessaient de pleurer, quand,

je me suis souvenu des premières insultes, des coups, et l'éruption des « maisons » bleuâtre sur mon corps. Les heures passent. Un ciel en feu a laissé ses nuances de couleurs se mélanger, au fond bleu. Je ferme les yeux et me retrouve plongé dans le noir comme dans un cinéma borgne. Je ressens le besoin de quitter cette terre qui est devenue un monde éphémère. *il n'y a plus de joie, d'éclat de rire et lumière, de couleurs..., juste de nombreuses cathédrales industrielles, d'usines mortes, d'immeubles avachis ou encore de cirque idiot entouré de lampadaires échasses. Comme si tout avait cessé de vivre. Cela me donne des idées noires. Il n'y a plus d'espoir, les souvenirs continuent de défiler les uns après les autres. Je ne peux continuer de regarder. Je sens mon corps remonter à la surface, mais je ne reviens pas à la vie. Je flotte. Je vois le monde qui continue de tourner sous mes pieds, malgré le fait que les vélos soient en arrêt sur image, que les arbres soient en sommeil et que les nombreuses terrasses de café en rafale ne soient plus en vie. Les gens restent en mouvement perpétuel. Leurs reflets s'éparpillent
dans les lumières d'une bille. Finalement je n'avais qu'un cœur en béton désarmé et il n'a pas su tenir le coup. Venir au monde m'a appris beaucoup de choses, mais j'ai préféré scier ma pénitence pour ne plus souffrir. En ce vendredi incertain, je me suis définitivement endormi dans un rêve.

*04h16 heure du décès.

Lepreux Lola



Douce nuit

Ton regard froid et ta peau brûlante me transmettent le confus sentiment de dormir dans un rêve, compte tenu de la lumière d'une bille de tes yeux. La porte ne sourit plus en ton absence. Au contact de ta peau glabre, les cinémas borgnes retrouvent la vue et les usines mortes la vie. L'immeuble avachi qu'était mon âme s'est redressé. Le grand écran étoilé que m'alloue ton ciel de feu aux mille soleils invincibles me brûle les seules artères survivantes de ton vide. Notre liaison réveille l'arbre en sommeil dans le béton désarmé de nos cœurs. Nous laissons côtoyer les hommes titubants, ivres de vie, sur les trottoirs divagants des rues de l'amour. À travers le hublot du taxi à contretemps qui circule entre les lampadaires échasses, j'aperçois une trois quarts blonde sur un vélo en arrêt sur image. Elle est devant la terrasse de café en rafale encerclée de boiteuses voitures de police à la jambe de bois. On croirait le plus adroit des cirques idiots. La ville me laisse apparaître en ta présence l'éruption des maisons de nos passés autour d'une cathédrale industrielle. Tout me ramenant a ce vendredi incertain de tes adieux. En ouvrant les yeux ce beau matin, j'ai la triste sensation que toute cette vision n'est qu'un délétère réveil illusoire, les monstres sous mon lit sont manquants, ce qui confirme que ce n'était qu'un rêve fallacieux.

Léonine MANSOT,

Deuil.

Je suis incomplet !

Il manque quelque chose, à mon cœur et à mon corps. Mes pieds lents avancent, mes mains tremblantes de froid tiennent à peine la bouteille de verre me servant de béquille ce soir. Le ciel de feu éblouit et trouble ma vision. Une boule orange et jaune descend lentement dans le ciel jusqu'à disparaître, laissant place à sa sœur, blanche et pâle lumière dans une bille, halo astral. Le Soleil invincible part, lui aussi. Ils partent tous ! Ils s'échappent tous ! Ils me laissent seul ! Seul, avec ma rage. Seul, rentrant au foyer. Le foyer, qui n'est plus ma maison. Cette porte qui ne me sourit plus, ce salon me dévisageant, ce lit me recrachant de ses draps, ces miroirs noirs reflétant la vision des enfers, assez ! Je m'en vais, je m'enfuis, moi aussi. L'alcool rend ma peau brûlante malgré le gel extérieur. J'enlève ma veste à coup de gestes maladroits et la laisse glisser au sol bétonné. Des véhicules passent à côté de moi, si vite qu'ils emportent mon manteau dans le courant d'air éphémère qu'ils ont créé. La police, une poursuite. Je sens mes artères se gonfler de sang envoyé directement à mon cerveau pour servir mon accès de colère. Je lance des insultes à l'encontre des forces de l'ordre déjà bien trop loin pour m'entendre. Ces voitures de police aux jambes de bois, refusant d'avancer ! Vous étiez absents pour arrêter les véritables criminels, les assassins en excès de vitesse ! Vous oubliez de mettre en prison ceux qui le méritent, mais vous poursuivez un type parce qu'il a une sale tête. Ça, c'est de la justice ! Répugnants ! Écœurants ! Abjects ! C'est tout ce que vous êtes ! J'entends un son insupportable venant crisper mes oreilles froides de l'autre côté de la route. Un cirque idiot faisant sa publicité détestable ! L'esclavagisme, ça vous fait tous bien rire ! Allez, emmenez vos enfants voir des êtres enchainés et forcés d'amuser un public stupide ! Imaginez un monde où le Lion vous fouette pour vous faire monter sur un escabeau, où l'Éléphant vous oblige à porter des dizaines de

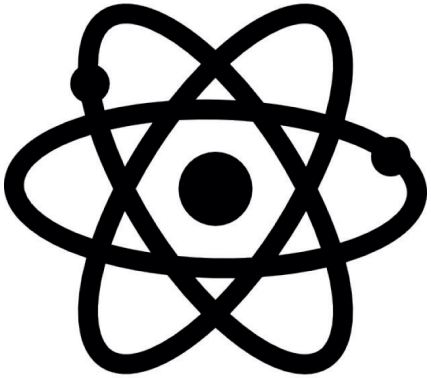
personnes sur votre dos sans vous demander votre avis, où le Tigre enflamme un cercle dans lequel vous devez sauter sans poser de questions, où l'Otarie vous jette votre nourriture au visage pour que vous l'attrapiez et la mangiez. Le voilà, votre horrible monde ! Je porte la bouteille à ma bouche et colle le verre glacé sur les lèvres coupées par le froid. Un liquide ambré coule le long de ma gorge comme mes larmes sur mes joues et va se loger dans mon estomac. Il y a pire encore en ce monde ! Les cathédrales industrielles cherchant un profit sale et malhonnête, les usines mortes, polluantes et abandonnées remplacées par de plus performantes encore plus polluantes, les immeubles avachis, faits de béton désarmé, ou bien peut être plus armé et dangereux que nous ! Les éruptions des maisons partout sur Terre, grignotant les campagnes abandonnées, les taxis à contretemps arnaquant les plus naïfs, les vélos en arrêt sur image jamais utilisés et plus inutiles que jamais, les terrasses de café en rafales vous servant un verre d'eau à deux euros cinquante, les grands écrans étoilés vous vendant du rêve, mais vous offrant une vision de cinéma borgne et commercial pour faire un maximum de bénéfices avec des longs-métrages fades et insipides, ça suffit ! Réveillez-vous ! Vous voulez vraiment vivre dans ce monde ? C'est votre monde ! Vous l'avez créé, VOUS êtes coupables ! Mon front heurte un poteau de métal en plein milieu du trottoir, interrompant mes pensées. Je lève la tête lentement, laissant le froid taper mes yeux de plein fouet. J'observe pendant un long moment, sans doute trop, le lampadaire-échasse trop haut pour en voir le bout. Une légère lumière frétille.

Très faiblement, avant de gagner en puissance. Une chose aussi belle ne peut pas rester cloîtrée dans une prison de verre, c'est impossible. J'observe l'étincellement aveuglant, je pose ma main sur le mental saisissant de froid, j'espère que la petite source de lumière qui déchire l'obscurité va s'évader, s'enfuir. Comment peut-on vouloir vivre dans un monde où la plus belle

des lumières pures est séquestrée ? Il me semble alors être la chose la plus insignifiante de l'Univers. Je laisse mes doigts effleurer la barre métallique pour la dernière fois avant de passer mon chemin. Tout le long de la rue, des gens me fixent. Ce regard, cette pression, cette oppression... Laissez-moi... Cassez-vous... Ils me fixent, me dévisagent. Tous ces hommes titubants sur des trottoirs divagants entre les rues... À moins que je ne sois celui qui oscille dans la nuit ? Je ne sais plus. Suis-je vivant ?
Suis éveillé ? Ou bien suis-je en train de dormir dans un rêve ? Les monstres sous mon lit, ou dans mon esprit, ne l'ont-ils pas déjà rattrapé ? N'ont-ils pas encore décidé de mon sort ? Mes pieds quittant les couvertures n'étaient-ils qu'un réveil illusoire ? Je me sens en léthargie, dans un coma infini. Ces arbres en sommeil le ressentent-ils comme moi ? Attendant qu'on les coupe sans pitié, dans un sommeil de mort. Et toi, la Lune, silencieuse boule blanche, est-ce que tu dors aussi ? Tu attends que l'on vienne te polluer, tu attends ton tour ? Est-ce que tu te sens aussi seule que moi ? Omniscience, toi qui vois tout, dis-moi pourquoi l'injustice existe dans ce monde ? Pourquoi mon monde s'écroule ? Je ne comprends plus rien, j'ai tout oublié. Qui suis-je ? Je ne sais plus. Où vais-je ? Je ne sais plus. Vais-je sortir un jour de mon coma artificiel ? Une trois quarts blonde marche vers moi, son enfant aux bras. Pauline ? Est-ce que c'est Pauline ? Est-ce qu'elle tient Margot entre ses bras maternels ? Est-ce qu'elles me sont revenues ? Je m'avance vers elles d'un pas boiteux, Pauline lève la tête vers moi. Non... Pourquoi prend-elle peur ? Pourquoi s'enfuit-elle à nouveau ? N'emmène pas Margot loin de moi, pas encore, pas elle… Vais-je vivre d'autres aventures, d'autres dépressions, ou seulement d'autres jours ? Non.
Je suis perdu.
Je ne vivrai pas d'autres lundis déprimants, aucun autre mardi béat, ni de mercredis fatigants, de jeudis échéanciers, de vendredis incertains, de samedis paisibles. Juste un dernier au-

jourd'hui. Le septième jour, porteur d'une fin ataxique. Ma pénitence sciée a été prononcée par mes procès spirituels. J'avais juré, devant cet autel, devant le Nom de Dieu, que je protégerais ma famille. J'ai échoué. Elles sont mortes. Je soulève à nouveau ma main vers ma bouche pour prendre une gorgée, ma dernière gorgée. Rien ne coule, c'est vide. Je laisse mon bras retomber le long de mon corps et mes doigts lâcher la bouteille qui l'éclate en milliers de cristaux sur le sol. Le Clair de Lune le guide jusqu'à l'épilogue de mon histoire tragique.
Des rails rouillés, un train pressé, un homme qui se jette. Et le Noir.

Maybaun Emma



Le dernier soir

Elle passait sous les lampadaires échasses, et se sentait minuscule. Elle aurait voulu l'être, minuscule et invisible. Du moins, à ce moment-là.
Un homme était arrivé dans une voiture volée ; une voiture de police à la jambe de bois, et avait sorti deux gros sacs d'armes. Elle assistait alors à un événement spécial : un festival. Il avait choisi ce moment pour frapper et instaurer la terreur.
Elle croisa son regard froid, glacial même, et se dit qu'il allait se passer quelque chose. Il sortit un fusil et tira d'innombrables fois sur la foule.
Le soleil invincible de la journée avait laissé place à un grand écran étoilé et à une lune éclatante, si bien qu'elle avait pu voir son visage. Elle pourrait donc le reconnaître.
Il tira encore et encore pendant qu'elle décidait de s'enfuir.
Les hommes titubants essayaient de partir pour se réfugier, en laissant derrière eux, femmes et enfants au sol.
Elle avait peur, car il allait sûrement la tuer. Elle avait vu son visage. Il continuait de tirer sur les terrasses de café en rafale, faisant tomber des corps deçà delà.
Elle courrait, mais les portes ne lui souriaient plus, rien ne s'ouvrait. Coincée !
Un terroriste était dans sa ville, et il pouvait se trouver n'importe où : entre les immeubles avachis, dans les rues immenses semblables à l'artère aorte, ou entre les usines mortes.
En passant du béton désarmé à un trottoir divaguant, elle longea un cinéma borgne puis entra dans un bar, où elle découvrit une dizaine d'hommes. L'un d'eux buvait une trois quarts blonde, un autre était derrière le comptoir, et le reste, éparpillé dans la salle. Elle leur cria alors le danger, il tuait des personnes et il fallait se réfugier quelque part au plus vite.
Il ôtait des vies au nom de Dieu. Cela n'avait aucun sens. Il avait beau demander à chaque fois pardon à son Dieu, la pénitence de cet homme était bel et bien sciée, abrogée.

Elle se dit alors : pourquoi tout ce cirque idiot ? Pourquoi tuer des innocents ? Juste pour installer une terreur et prendre le pouvoir ?
Les hommes du bar s'étaient réfugiés dans une cave. Debout, la tête penchant vers le sol, ils étaient comparables à des arbres en sommeil. Ils pensaient sans doute à leurs enfants, à qui ils avaient dit la nuit dernière. Qu'il n'y avait pas de monstres sous leur lit. Non, le monstre n'était pas sous leur lit, mais dans la rue.
Elle avait remarqué que le seul faisceau de lumière de la cave passait dans une bille. C'est ironique, se disait-elle. La lumière dans la bille lui faisait penser aux balles de fusil dans les corps qui étaient autour d'elle, il y a quelques minutes encore.
Il commençait à faire chaud dans la cave et on entendait des crépitements. Les hommes se rendirent compte que l'immeuble était en train de brûler. Le plafond se transforma en ciel de feu et leurs peaux devinrent brûlantes. Elle regretta alors d'avoir pesté contre les taxis à contretemps, contre l'éruption des maisons dans sa campagne chérie et contre le bol qu'elle avait cassé le matin même. Le monde cessa de tourner tel un vélo en arrêt sur image, ou alors était-ce son cerveau qui se fatiguait ?
Elle songea qu'elle était en train de mourir et se dit que ce sera comme dormir dans un rêve. Peut-être qu'il ne s'agissait que d'un réveil illusoire...
En sentant la fin arriver, elle présuma que le terroriste avait mis le feu au bâtiment à cause de ce fichu regard. Elle imagina son enterrement dans une des cathédrales industrielles de la ville.
Elle pleura, puis sa dernière pensée fut celle de ses enfants qui vivraient désormais chaque jour comme ce vendredi incertain en repensant à leur mère, décédée dans l'attaque d'un terroriste.

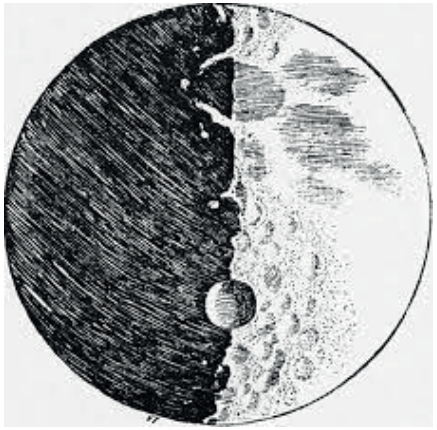
Emma Ortiz

Untitled 2

Je me réveille lentement, le soleil est sublime comme chaque matin, je me sens comme dans un rêve. J'aimerais tellement qu'il ne s'agisse pas d'un simple réveil illusoire comme depuis déjà trop longtemps.
J'admire ce soleil invincible, encore assez loin de la folie des hommes, celui qui continuera à se lever lorsqu'il n'y aura plus rien, même ce vendredi incertain synonyme de fin du monde il sera là.
Et puis il y a ce ciel de feu. Sans cesse, réchauffer tout ça pour remplacer mon si beau soleil par une simple lumière dans une bille. Pour que ces lampadaires échasses éclairent ces hommes titubants. Passant chaque soir, pensant à leurs usines mortes.
Sur ce même trottoir divagant, on en croisera, même au matin, bouteille en main, surement essayant d'oublier cette trois quarts blonde l'ayant largué la veille.
Souvent la vie de la ville se résume à des terrasses de café en rafale et un vélo en arrêt sur image
percuté par un taxi à contretemps.
Alors je préfère m'évader devant ce grand écran étoilé, brillant de mille talents gâchés qui tentent de m'expliquer comment les monstres sous mon lit vont prendre le contrôle de ma planète.
Je m'imagine des arbres en sommeil se réveiller, détruire ma ville, qu'elle ne soit plus que béton désarmé face à la reconquête de la forêt. J'imagine les immeubles avachis. J'aimerais en voir un attraper une voiture de police à la jambe de bois, une de celles trop handicapées pour encore servir à quelque chose. J'aimerais le voir la lancer sur ce cirque idiot qui bat ces animaux que j'aime tant. En sortant, je remarque l'éruption des maisons qui souillent ma terre, et le sublime tableau qui s'y trouvait devient peu à peu grisâtre.
Je repense à ce film, à ce tragique miracle qui ne se réalisera jamais. Je me perds, je me mets à détester ce cinéma borgne qui lance des oscars à des hommes qui me dégoutent.

Je ne comprends plus mon monde, où même les dieux sont avides, où l'on contemple cette
cathédrale industrielle comme si elle nous voulait du bien.
C'est Dieu qui s'excuse lors d'une de ces pénitences sciées par la culpabilité de celui qui l'écoute. J'observe une dernière fois ma rue, mon reflet sur la porte qui ne me sourit plus, je vois cet homme au regard froid et à la peau brulante de souffrance.
Je préfère dormir dans un rêve à me réveiller encore une fois dans ce cauchemar, m'ouvrir les
artères pour ne plus chaque matin avoir à me lever du mauvais pied.

Cannata Baptiste



Le cinéma borgne

Nous étions vendredi, un vendredi incertain. Pour la première fois depuis longtemps, j'étais seul.
Sans elle, ce monde était pour moi, tel qu'il a toujours été, obscur.

J'étais terrifié à l'idée d'emprunter ces artères de circulation bruyantes, mais je devais le trouver, ce cinéma dont elle m'a tant parlé.
J'entendis quelqu'un arriver. Il me prit la main pour m'aider, je le remerciais, puis lui demanda s'il pouvait me conduire au cinéma, il accepta.

Nous avançâmes dans cette rue sous ce ciel de feu, comme elle l'appelait. Elle me disait souvent que le soleil s'apparentait à de la lumière dans une bille, que ce soleil invincible battait le froid et balayait le grand écran étoilé qui faisait son apparition la nuit.

Je doutais qu'il fût possible qu'un tel écran se trouve au-dessus de nous le soir, mais cette représentation me faisait rêver. Elle me dit également que le soleil était si puissant que c'était surement la cause de la présence d'immeubles avachis ou encore qu'il pourrait provoquer l'éruption des maisons.
Pour me convaincre, elle disait que mon bras pourrait fondre, et elle me faisait toucher ma peau brulante.

Dans ces moments, j'étais si heureux que dormir dans un rêve m'était possible. Après son départ ce fut comme le réveil illusoire de ce rêve. Je n'étais plus dedans, mais j'en rêvais toujours éveillé. Cette porte qu'elle avait ouverte pour entrer dans ma vie, cette porte qui dès lors ne me souriait plus.
Elle était sans un regard, partie loin de moi et j'avais pourtant cette pertinence sacrée, qu'elle était toujours là.
C'était donc ça, les monstres sous mon lit qu'elle me décrivait. Ils l'avaient enlevé. Ou alors c'était cette trois quarts blonde qu'elle détestait. Non, ce n'était rien de tout ça. C'était bien plus terrible.

Je fus sorti de mes pensées lorsque le sol bougea sous mes pieds, étais-je sur un trottoir divaguant ? Non, ça m'étonnerait.
C'était alors que l'homme qui me guidait me fit remarquer que je marchais sur des cailloux et qu'il fallait faire attention.
J'entendis des hommes titubants comme moi sur ces pierres, ils appelèrent un taxi et se mirent à courir.
Je me souviens qu'elle appelait ces véhicules des taxis à contretemps, car dès qu'elle me faisait monter dedans, nous arrivions toujours en retard.
Elle disait aussi qu'une voiture de police à la jambe de bois nous avait arrêtés une fois.
Je lui avais dit qu'une voiture avec une jambe ça n'existe pas.
Elle m'avait rétorqué que si, car cette voiture faisait des bruits qui s'assimilaient à ceux d'une jambe de bois, et que comme elle ne l'avait pas vu, elle en était arrivée à cette conclusion.
Je lui répondis que c'était des bruits de sabots et donc que ce n'était pas une voiture, mais un cheval.
Par la suite, elle m'avait affirmé que les voitures étaient dangereuses pour l'environnement tout comme les usines en face de la terrasse à café où l'on se trouvait.
Elle m'avait donc dit qu'il fallait tuer ces usines, car après tout des usines mortes, ça n'est plus nuisible.
Elle était revenue sur sa décision en se disant qu'ils pourraient bien créer des cathédrales industrielles si on tuait les usines, comme dans son dessin animé où l'on cache le mal par le bien.
Elle m'avait plus tard demandé si je pourrais faire du vélo pour éviter la voiture, son geste de bienveillance m'avait tant ému que je décidai de tenter l'expérience, malgré les dangers et la folie de cette entreprise.
Mais mes efforts et son aide ne m'empêchèrent pas de tomber.

Le béton était cassé sur la route, enfin, le béton qui dès lors était désarmé comme elle disait.
Je me représentais cette journée de vélo en arrêt sur image, même si ce n'était que de l'imaginaire.

Tout ceci me fit penser à toutes ses autres représentations comme le fait que les arbres étaient si immobiles que cela devait être des arbres en sommeil, ou bien que les lampadaires étaient si grands que cela devait être des lampadaires à échasses, ou encore que le cirque à cote de chez nous était un cirque idiot, car il faut vraiment être un imbécile pour faire du mal aux animaux.

Le monde qu'elle me décrivait était si merveilleux, il était tel que son jeune âge lui faisait paraitre. Pourquoi était-il si sombre maintenant ?
Nous arrivâmes devant le cinéma, je remerciai la personne qui m'y avait conduit et je dis à voix haute :

– << c'est donc ici que se trouve ce cinéma borgne dont elle m'a tant parlée.>>

L'homme me questionna sur l'identité de la personne évoquée et en quoi ce cinéma était borgne.
Je lui répondis que c'était ma fille de 7 ans que j'avais mentionnée et qui était décédée. Que ce cinéma est borgne, car selon ma fille, il nous montre des images inspirées du réel mêlées à de l'imaginaire.

Moi qui n'ai jamais rien vu de ce monde, qui n'ait que mon imagination et les dires de ma fille pour comprendre ce que vous voyez.
Moi qui n'ai aucune base de réel.
Je ne peux faire qu'à moitié ce que fait ce cinéma.
Pourtant elle prétendait que ce lieu était le lien entre elle et moi, il était donc borgne, un juste milieu.
Or maintenant, tout ce qui m'importe est de revoir ma fille, comme je l'ai toujours voulu, qu'elle continue de me faire part de ses pensées, qu'elle me fasse rêver.

Mais elle ne fait pas partie de mon univers, me la représenter m'est impossible.

Alors si ce cinéma est la liaison entre nos deux mondes peut-être pourra-t-il me lier à ma fille, une nouvelle fois.

Simonet Pauline

Untitled 3

Au cœur de la ville, un vendredi incertain, un homme titubant sur un trottoir divaguant se dirigeait en direction d'une cathédrale industrielle près des immeubles avachis regardant les arbres en sommeil.

Sur cette usine morte en béton désarmé, le ciel de feu cachait le soleil invincible et les lampadaires échasses sur grand écran étoilé ressemblaient à une lumière dans une bille.

Alors que dans cette rue, le taxi à contre temps à travers les artères passait sous une porte qui ne sourit plus, il y avait ce cinéma borgne au regard froid projetant un vélo en arrêt sur image.

Pendant qu'une trois quarts blonde à la peau brûlante dû faire pénitence sciée à la terrasse d'un café en rafale.

L'éruption des maisons d'un réveil illusoire et les monstres sous mon lit me donnaient l'impression de dormir dans un rêve.

Je ne sais pas si tout ceci est réel, mais la voiture de police à la jambe de bois me rappelle ce cirque idiot que j'avais vu quelques heures auparavant.

Laëtitia Abrino

Les arbres en sommeil et le froid qui fuit la chaleur me rappellent la présence de l'Hiver. Ce qu'il me paraissait, mais les souvenirs sont flous, je perds l'équilibre et mes mouvements, sur ce trottoir divaguant où les vélos sont en arrêt sur image, se réfèrent à la trois quarts blonde que j'ai bue auparavant. Croisant des hommes titubants, une envie hostile me prit, mais la force de la volonté stoppa les usines déjà mortes en moi.

Le métabolisme de la solitude envahit mes artères et garde ma peau brulante des peines passées. La voie familière me guide dans les rues pavées de ma ville entre les lampadaires échasses et les terrasses de café en rafale qui contrastent avec ce ciel de feu.

Mon chemin ne débauche sur rien, ce soleil invincible se reflète dans mes yeux et la lumière, comme dans une bille, illumine mes pas sombres d'un homme ayant, pour sûr, un peu trop bu. La nuit arrive et mon chemin se floute de plus en plus, les taxis à contretemps sont d'autant inutiles que ces voitures de police garées à la jambe de bois que même le vent ne pousserait pas. Parmi ces immeubles avachis, ma foi me porte et je continue devant les grands casinos, cathédrales industrielles, pour toute personne de confession joueuse, et autant de pertes de temps.

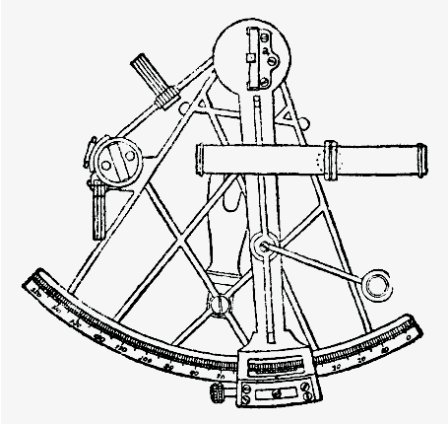
Cette spirale qui nous porte n'est rien de plus qu'un cirque idiot fait de clowns dont la pénitence sciée ne leur permettra jamais de transmettre un bonheur inexistant. La fin proche, j'entrevois l'éruption de maisons qu'est mon quartier, fait de béton désarmé qui ne tient que par les lierres qui y poussent et de crevasses d'où les monstres de sous mon lit transparaissent.

Ma porte ne me sourit plus, est-ce mon habitation ? Je doute en avoir une, mais dormons sous ce grand écran étoilé et réveillons-nous demain, vers ce vendredi incertain. Après tout,

ce réveil illusoire sera sûrement le dernier.

Je ne sens plus le regard, un cinéma borgne se met en place, aurais-je oublié que dans le coma, la vie n'est qu'une obscure farce.

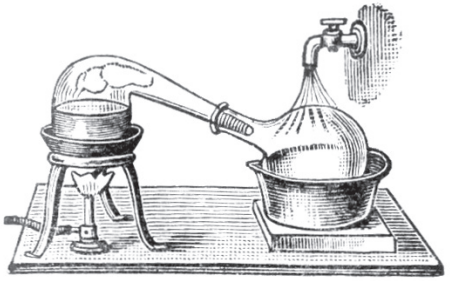
Caria Leandro



Dormir dans un rêve

Main dans la main, même une éruption des maisons ne peuvent nous freiner.
Les vélos en arrêt sur image sur le trottoir divagant des terrasses de café en rafale, plusieurs hommes titubants.
Sous les lampadaires échasses dans les couloirs, les artères des rues et le froid nous déambulons puis nous gravons nos noms sur les immeubles avachis. La ville fonctionnait telle une usine morte.
Alors que nous nous sommes avachis sous les arbres en sommeil, entre ce cirque idiot et ce cinéma borgne, n'admirant plus le ciel de feu, mais le grand écran étoilé en parlant du temps où l'on chassait les monstres sous mon lit, accompagné d'une trois quart blonde, ta peau brûlante se faisait ressentir sur ma peau.
Tu es ce seul regard qui me fascinait semblable à une lumière dans une bille et ne plus t'avoir à mes côtés serait une pénitence sciée ainsi un cœur en béton désarmé.
J'aurais aimé vivre cet instant, comme des taxis à contretemps que ce vendredi incertain se déroulait à la vitesse d'une voiture de police à la jambe de bois et que le réveil soit illusoire

Dumont Ludivine



Untitled 4

Assise au pied des vieux immeubles avachis, des cirques idiots et des cinémas borgnes suite à l'éruption des maisons vers l'ancienne cathédrale industrielle je vois autour des artères froides des rues des arbres en sommeil et des usines mortes dans le béton désarmé des trottoirs divaguant, il y a des hommes titubants aux cotés des lampadaires échasses regardant une jeune femme.
Une trois quarts blonde à la peau brulante, suite au soleil invincible, au regard terne et mélancolique devant une porte qui, par pénitence sciée, ne lui sourit plus.
Elle se questionne face à la voiture de police à la jambe de bois, aux taxis à contre temps et des vélos en arrêt sur image près des terrasses de café en rafale.
J'ai l'impression de dormir dans un rêve sous un grand écran étoilé et un ciel de feu je vois de la lumière dans une bille, repense aux monstres sous mon lit, entends mon réveil illusoire et me réveille alors un vendredi incertain.

Flora Esperandieu

Untitled 5

Ce vendredi incertain, le regard des gens était froid, mais les peaux paraissaient brûlantes, la rue ressemblait a un cirque idiot, ou presque un cinéma borgne, les immeubles étaient avachis, les maisons en éruption, les usines mortes, les lampadaires échasses de la ville cassée, le béton des magasins désarmé, les portes de la cathédrale industrielle ne me sourient tant elles sont saccagées, les terrasses de café en rafale, on pouvait même remarquer les taxis a contretemps, les vélos en arrêt comme sur une image, les voitures de police a la jambe de bois en folie, on apercevait même pas une trois quarts blonde ou des hommes titubants se promenant sur le trottoir divaguant avec la pression de leur pénitence sciée, l'ambiance pesante de la ville me bouchait presque les artères, on pouvait voir la lumière dans une bille, plus incroyable que les monstres sous mon lit, les gens appelaient cela un réveil illusoire, alors que la veille la ville ressemblait a un arbre en sommeil, le soleil paraissait invincible comme un ciel de feu, et la nuit représentait un grand écran étoilé c'était comme dormir dans un rêve.

Eymard Camille

Untitled 6

Par une froide nuit sans Lune, un vendredi incertain, las des monstres sous lit et de ma porte qui ne me sourit plus,
Je pars dans la rue, cathédrales industrielles d'immeubles avachis, aux usines mortes et aux arbres en sommeil.
Par les longues artères de béton désarmé,
Sous le grand écran étoilé, je marche désabusé,
Au fil des trottoirs divaguant, près des terrasses de café en rafale, quand soudain j'aperçois de la lumière dans une bille.
Intrigué, je m'arrête et je lève les yeux :
La nuit a laissé place à un soleil invincible,
Dans un ciel de feu, une voiture de police à la jambe de bois me dit d'entrer dans un cirque idiot.
La, une trois quarts blonde a la pénitence sciée, est aux prises avec trois hommes titubants
À la peau brûlante, et au regard trouble, comme dans un cinéma borgne.
Je sors et, près des lampadaires échasses, les vélos en arrêt sur image,
Et les taxis a contretemps, j'aperçois l'éruption des maisons,
Ce réveil illusoire me fait comprendre que j'ai dormi dans un rêve.

Romain Gazzo

Untitled 7

Un soir d’hiver dans une rue déserte, Pouvant aperce-
voir les usines mortes et les arbres en sommeil.
Un homme titubant s’en allait sur un trottoir divaguant,
Voulant rentrer à la maison en éruption,
Sa porte qui ne sourit plus faisant acte de pénitence sciée.
Il ne se voyait pas dormir dans un rêve,
Avec ces monstres sous son lit.
Un réveil illusoire un vendredi incertain,
Passé sur une terrasse de café en rafale, ¾ blonde à la main.
Un temps froid passant à un ciel de feu,
Devenant un soleil invincible qui rend la peau brulante,
Éclaire les cathédrales industrielles et les immeubles avachis,
Au béton désarmé qui glace les artères de l’homme.
À croire voir une lumière dans une bille,
Dans les lampadaires échasses.
Dans la rue se voyait une voiture de police à la jambe de bois,
se diriger vers un cinéma borgne ou seulement un cirque
d’idiot, devant un taxi à contre temps, À cause d’un vélo en
arrêt sur image. L’homme voyant le ciel se coucher.
Porte un regard émerveillé sur grand écran étoilé que lui offre
le ciel.

André Gonçalves Lopes

Le rêve infini

Dormir dans un rêve et noyer son regard dans un soleil invincible.
Ce soleil qui tombe dans un ciel de feu projeté sur un grand écran étoilé.
L'éruption des maisons rendent nos peaux brûlantes.
En ce vendredi très incertain, des hommes titubants marchent sur des trottoirs divagants.
Ces hommes rencontrent des trois quarts blonds en allant au cirque idiot.
Dans le quartier des immeubles avachis, des voitures de police à la jambe de bois interviennent au Cinéma borgne
tandis que dans la rue froide, les cathédrales industrielles bâties en béton désarmé sont à deux doigts de s'effondrer.
Les criminels sont allés faire leurs dernières pénitences légèrement sciées.
Dans un coin du cirque, au fond du long couloir semblable à une artère, la lumière se reflète dans une bille
La porte de sortie ne me sourit plus et m'empêche de m'en aller.
Plusieurs vélos en arrêt sur image sont délaissés en dessous des lampadaires échasses.
Soudain, les cathédrales s'étalent sur les terrasses de café en rafale puis se mettent à dormir comme ces arbres en sommeil.
Mais heureusement, les taxis à contretemps ont eu le temps de s'enfuir pour transporter tous les monstres sous mon lit et me faire croire à un réveil illusoire.

GHOULAM Mehdi

Untitled 8

Les rues sombres et étroites ne laissaient pas passer la chaleur du soleil qui était pourtant réputé comme invincible. Le ciel de feu n'était plus et les artères vides luttaient contre le froid. La lumière du soleil ne parvenait plus à traverser une bille. Et ma peau ne brulait plus des rayons de soleil.
Comme le regard sombre et glacial qui congèle jusqu'aux entrailles, les usines mortes, béton désarmé, comme des arbres en sommeil, étaient figées dans l'air glacial d'un vendredi incertain tel des vélos figés sur une image.
Le trottoir divagant entre les terrasses de café en rafales était ponctué de hauts lampadaires semblables à des échasses. Des silhouettes se dessinaient dans l'ombre, c'était l'ombre des hommes titubants.
La nuit, le ciel laissait place à un grand écran étoilé, cinéma borgne à la faible lueur…
Des trois quarts blondes essayaient de faire marcher un cirque idiot. Je me voyais dormir dans ce rêve, et je me précipitai vers la lampe
torche pour vérifier qu'aucun monstre n'était sous mon lit et pour
m'endormir sans peur.
Les immeubles avachis semblaient épuisés.
Les voitures de police aux jambes de bois rodaient autour des pénitences sciées. La porte de la pénitence ne me souriait plus.
Je n'arrivais pas à prendre de taxi à contretemps pour rentrer chez moi.
Soudain, l'éruption des maisons dans ce rêve illusoire fut tellement surprenante que je me mis à penser à un réveil, lui aussi illusoire.

Romain Serrette

L'impression de dormir dans un rêve me guida jusqu'à la ville fantôme. Les hommes titubants circulaient, s'échappaient. Ils empruntaient des trottoirs divagants, et je les observais. À la lumière des lampadaires échasses, ils s'abandonnaient à leur détresse, à leurs malheurs et la rue s'emplissait de peaux brûlantes, qui me calcinaient à chaque bousculade. La porte qui ne souriait plus avait laissé passer les monstres sous mon lit. Ils faisaient le bruit insupportable, du silence, froid. Je m'étais enfuie de cet immeuble avachi, à pas lents, en faisant attention. Pour ne pas réveiller, la bête endormit que tu étais devenu. La pluie martelait sur les pavés, créant un son incessant, frénétique. Mon usine morte recrachait ma noirceur dans un ciel de feu. Je ne pouvais pas gérer ton incandescence, tu étais devenu soleil invincible, l'amour que tu avais vendu était expiré depuis longtemps, même un cinéma borgne l'aurait vu, même tes réductions n'y auraient rien changé. Des drapeaux blancs pendaient à leurs poches, en cas d'urgence me disais-tu. Mais je savais désormais qu'ils espéraient juste décrocher une place dans ce cirque idiot qu'ils appellent bonheur. Les terrasses de cafés passaient en rafale, autour de moi. Ma poitrine n'était protégée, que par un béton désarmé, des plus faibles. Les arbres en sommeil tendaient l'oreille, guettant chacune de mes pulsations. Retourner à la cathédrale industrielle était comme, creuser ma tombe de mes propres mains. Tu savais que mon réveil ne serait qu'illusoire, et que la voiture de police m'attendrait déjà, elle et sa jambe de bois. Notre pénitence était déjà sciée, et tout se résumait plus qu'à des vélos en arrêt sur image. Je n'ai eu qu'à défaire mes artères en souffrance, avant de rattraper mon taxi à contretemps. Il suffisait de quelques demi-blondes, pour faire faner ta démence, et éteindre la lumière de ta bille. Je savais que mes vendredis étaient déjà incertains, que tu me regagnerais promptement. Pourtant le grand écran étoilé au-dessus de moi, me chuchotait déjà des promesses. Les

promesses d’une ville fantôme.

Amale Lamchachti

Untitled 9

Dans cette rue obscure que la nuit couvre de pensées funestes,
La lumière des lampadaires échasses, prisonnière comme dans une bille, éclaire partiellement l'inertie d'un décor endolorie.
Des arbres en sommeil s'accordent aux immeubles avachis,
Des usines mortes s'associent aux constructions en béton désarmé, et cette cathédrale industrielle liée a des pénitences sciées.

Attirée par cette voiture de police à la jambe de bois,
Témoin du cirque idiot d'hommes titubants sur des trottoirs divagants après une trois quart blonde,
Mon esprit s'emplit d'une vague de pensées confuses

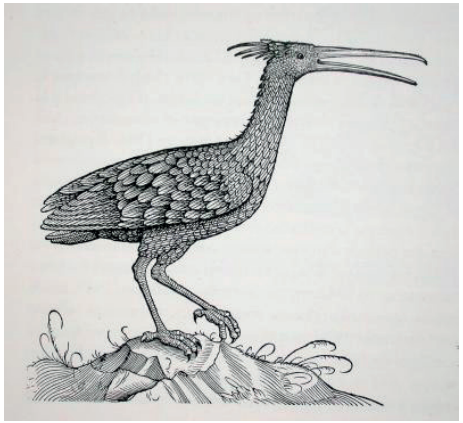
Alors,
Plongée dans le cinéma borgne du grand écran étoilé
Je cherche à chasser les monstres sous mon lit, à repousser le froid glaçant mes artères

Puis-je alors rêver trouver réconfort dans l'illusion d'un jour certain
Guidée par l'atmosphère superficielle des terrasses de cafés en rafales, des passants aux peaux brûlantes
Et observer d'un regard attentif l'éruption des maisons
Sous le combat théâtral d'un ciel de feu et un soleil invincible

Dormir dans un rêve Puis,
Taxi à contretemps, vélo en arrêt sur image, un réveil illusoire

Cette porte qui ne me sourit plus me reconduit finalement à un vendredi incertain.

Emma Gerardeschi

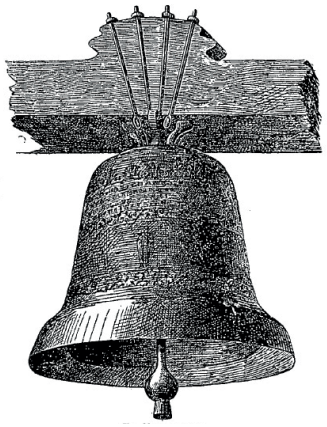


Vos rêves traduisent vos pensées

Dans cette rue déserte, au bas de mon appartement, le ciel de feu transperçait la peau des passants, ivres d'impatience, pressés par le temps.
Le soleil invincible résistait au froid de l'hiver.
Les peaux moites et brûlantes des piétons retardataires. Les regards baissent pour ne pas être échangés.
Les usines mortes à côté tapissaient le fond du paysage. Les arbres en sommeil paraissaient dépouillés.
Le béton désarmé, entièrement craquelé, laissait voir des failles comme l'on pouvait voir les artères bombées des sportifs aux muscles jugés trop développés du point de vue de la société.
Les lampadaires échasses, encore allumées,
dont la lueur a cette heure-ci, n'était d'aucune utilité. Certains hommes titubants, épuisés de la veille, tentant de marcher droit sur des trottoirs divergents. Sur une table basse, où mon désordre était rangé,
je remarquais la lueur du soleil dans une bille égarée. Au fond de cette rue, un grand écran étoilé,
gâché par une publicité,
annonçait qu'un cinéma borgne allait fermer.
Encore endormie, une voiture à la jambe de bois commençait à tourner.
C'était un spectacle, vu d'en haut, digne d'un cirque idiot.
Les terrasses de café en rafale m'en rappelaient les odeurs un peu trop parfumées, comme pour tenter de me réveiller,
de ce rêve où je m'étais endormi.
Soudain, l'odeur se transformait en fumée, puis en ombre, devenant une silhouette. Une silhouette au trois quarts blonde,
c'était le monstre sous mon lit
qui s'éveillait lui aussi.
Je regardais ma porte d'entrée : contrairement à hier soir, ma porte ne me souriait plus. Je devais partir vers ma pénitence

sciée.
Passant pour cela sous ces immeubles avachis, eux aussi encore endormis. L'éruption des maisons avait pourtant déjà eu lieu : Ce n'était qu'un réveil illusoire.
Les taxis somnolents étaient à contretemps,
la cathédrale industrielle, près des usines, encore fermées, car Jésus dormait. Les vélos en arrêt sur image étaient comme suspendus.
Ce vendredi me paraissait incertain et pourtant les passants ne se doutaient de rien.

Claire THEREZ



Untitled 10

J’étais sur mon bureau, mon regard était perdu, j’observais les lampadaires échasses de mon collègue, il en a deux l’un blanc cassé à droite de son bureau et l’autre gris à gauche, deux couleurs différentes, il avait mauvais goût pour la décoration. Moi j’en ai qu’un, il est blanc le même que mon père enfin je demande s’il le possède encore, le fait de repenser à mon père m’attriste. J’avais envie de me changer les idées. Je marchais sur ce trottoir divaguant sur la cathédrale industrielle où autour on aurait cru l’éruption des maisons du ciel de feu, des immeubles avachis. Je m’arrêtais et remarquais le béton désarmé causé par les voitures de police à la jambe de bois qui ne prenaient même pas la peine de se garer correctement. Je continuais ma promenade dans cette rue malgré les bousculades des hommes titubants, leurs peaux brûlantes n’arrivaient même pas à refroidir le sang froid coulant dans mes veines. Ils étaient sûrement pressés par le temps à cause du travail pour voir leurs familles ou bien à cause de cette fameuse boisson nous permettant d’oublier nos problèmes. Une trois quarts blonde, responsable de mon malheur, son nom que j’essaye d’oublier me revient tous les matins en me réveillant ; cette porte qui ne me sourit plus était ma maison, mon bonheur et pour cette fille j’ai fait des choses que je regrette à présent, l’homme fait des erreurs, mais celle-ci m’a coûté tout ce que j’avais de plus cher au monde ma famille, ma scolarité et mon avenir. Pour elle j’ai abandonné mes études, l’amour m’avait aveuglé comme ce soleil invincible m’aveugle en ce moment-là ; ma pénitence sciée mon cœur, mes artères bouchées de remords, j’ai déçu mes parents et je comprends maintenant, j’essaye du moins de réparer mes erreurs dans ce bureau ou je travaille actuellement. De l’autre coté de la rue, c’était la partie industrielle du quartier depuis l’arrivée de l’industrialisation des machines plus personnes n’y travaillaient, des usines mortes et désertes, des arbres en sommeil tout près un cinéma borgne que je fréquente

avec mon collègue, la nourriture n'est pas recommandable croyez-moi, mais ça reste un lieu pour se distraire. Je me rappelle qu'une fois avec ma mère nous sommes allés voir un cirque idiot et amateur, j'étais déçu, elle remarqua mon chagrin et me remonta le moral en m'achetant des billes qui étaient le jeu du moment à l'école et j'observais cette lumière dans une bille qui n'est que l'image de l'amour d'une mère si pure pour son enfant. Avec mes parents mon regardions le grand écran étoilé et je posais de drôle de questions comme le fait de dormir dans un rêve, les monstres sous mon lit qui me terrifiait. Je rêve que ma vie fasse un retour en arrière, le monde cherche à aller de l'avant tandis que je désire au plus profond de mon cœur un retour dans le passé, de rencontrer des problèmes avec peu de répercussions comme les taxis à contretemps, regarder des albums de photos en famille celles prises par maman des vélos en arrêt sur image, des terrasses de café en rafale de différentes villes en plus papa et moi, nous aimons le café, ça aura été nos photos préférées. Dans la vie que je mène, le réveil n'est qu'illusoire pour un vendredi incertain.

Inas Chadili

L’ombre du Soleil

À l’heure du Soleil invincible, où les regards intenses s’entrecroisent, où les peaux brûlantes s’effleurent sous l’angoisse du retard, la foule s’échappe vers des terrasses de café en rafale. La chaleur provoque l’éruption des maisons, ces dernières sont donc vides, et les cirques idiots bondés Quand l’heure du Soleil invincible passe, la lumière dans la bille s’assombrit.

Serait-ce encore l’heure d’une trois quarts blonde ? Non, il est maintenant temps de contempler les nuages blancs dans ce grand écran étoilé ; la foule aux artères maintenant froides, se retrouve à dormir dans un rêve où le ciel de feu a disparu et où les portes ne sourient plus. Des hommes titubants dans les rues gardent pénitence sciée en rasant les trottoirs divagants. Pendant que certains tentent de faire fleurir des arbres en sommeil, d’autres persistent à écouter la dernière voiture à la langue de bois. En passant devant le cinéma borgne et les immeubles avachis, la pensée des terrasses de café en rafale et des taxis à contretemps n’est plus qu’un lointain souvenir. Même les rugissements de la cathédrale industrielle se font attendre et laissent le silence des usines mortes étouffer la ville. Les lampadaires échasses percent ce grand écran étoilé et installent un coin d’ombre sur le béton désarmé. Ce dernier accueille, sans volonté, des vélos en arrêt sur image.
En ce vendredi incertain, le Soleil invincible et les monstres sous les lits des habitants ne sont plus qu’un grand cauchemar dans ce réveil illusoire.

Chjara Martinez

Le rêve incertain d’un vendredi

J’étais en train de dormir dans un rêve, quand d’un coup des monstres on apparut sous mon lit,
je me suis réveillé illusoire, je pense qu’on n’était un vendredi je suis incertain je me lève et j’ouvre la fenêtre pour voir se qui se passe dans la rue,
une vague de froid des immeubles avachis, toutes les terrasses du café sont en rafale à cause du vent violent,
les voitures de police à la jambe de bois font le tour de la rue pour repérer tout éventuel danger causé par cette tempête,
un homme sortant du bar un peu sous l’effet de l’alcool tomba sur le trottoir divaguant, il est 5 h du matin je retourne dans mon lit en attendant un soleil invincible,
soudain j’entends des cris, la rue remplie de sang comme les artères, l’éruption des maisons du quartier une après l’autre telle qu’un volcan sauvage,
ils se dirigent tous vers la cathédrale industrielle pour s’échapper à ce drame, les lampadaires du coin se sont éteints et je décide donc de retourner au lit.

Chahlal Issam

Table des matières

Préface	5
Quand les monstres sous mon lit s'éveillent…	9
Un vendredi incertain	11
Untitled 1	15
Pandémonium*	17
Réveil illusoire	21
La face cachée de mon sourire	25
Douce nuit	29
Deuil.	31
Le dernier soir	37
Untitled 2	41
Le cinéma borgne	45
Untitled 3	51
Vice et fatalité	53
Dormir dans un rêve	57
Untitled 4	59
Untitled 5	61
Untitled 6	63
Untitled 7	65
Le rêve infini	67
Untitled 8	69
Ville Fantôme	71
Untitled 9	75
Vos rêves traduisent vos pensées	77
Untitled 10	81
L'ombre du Soleil	85
Le rêve incertain d'un vendredi	87

Projet collectif
Retrouvez toutes les infos et la copie du livre sur le site
www.mitch-auteur.com

Partagez ce livre, donnez-le, filez l'adresse de téléchargement, il est gratuit et le restera. Les jeunes auteurs de ce livre ont besoin de vos avis et de vos soutiens, alors n'hésitez pas à revenir vers nous par le biais des réseaux sociaux pour nous laisser votre avis. C'est important pour eux et cela permettra de faire vivre la culture.

Retrouvez Mitch :
«VIDE» Recueil de pensées
«Les sexes électriques» Roman
disponible chez: Hugues Facorat Edition
www.hfedition.com

Donnez votre avis ici:

www.mitch-auteur.com
sur facebook:
www.facebook.com/mitchtheartist
sur twitter:
@mitch the artist
sur Instagram:
@mitchauteur

Un grand merci Au lycée du Fiumorbu (2B)
et à Mme Sanian Géraldine

Suivez des artistes, faites des choix audacieux, ouvrez votre esprit à toutes les formes d'art. Car, c'est comme cela que nous vaincrons l'obscurantisme.

Cet ouvrage et un essai collectif autour de mots imposés. Des jeunes gens ont tenté pour la première fois de leurs vies, de ne plus simplement écrire pour écrire, mais bien écrire pour être lus. Ce ne sont pas des auteurs chevronnés ni des rats de bibliothèque, mais ils ont fait l'expérience, et ils n'ont pas à rougir. Ces Heurts propices sont là pour nous rappeler que nous ne pouvons pas nous plaindre du manque d'intérêt pour la culture et les livres, si nous n'encourageons pas la jeunesse dans ses tentatives. C'est à nous de préparer demain, et demain c'est eux.

Ouvrage gratuit
Échange, copie, téléchargement vivement encouragé.

Réalisé avec l'aide des élèves du Lycée du Fiumorbu 2B et de Mme Sanian Géraldine.
Maquette et compositing Mitch

Méditeur
L'éditeur du gratuit

9 782956 493709

0€ Ouvrage gratuit